

On s'abonne à Paris,
97, rue Richelieu;

Dans les départements et à l'étran-
ger, chez tous les marchands de
musique, les libraires et aux bu-
reaux des Messageries générales.

Le Journal paraît le dimanche.

REVUE

ET

GAZETTE MUSICALE

DE PARIS

Salons de MM. PLEYEL et C^{ie}, rue Bochechouart, 20.

DEUXIÈME CONCERT

offert aux Abonnés
DE LA

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

LE DIMANCHE 28 FÉVRIER, A 8 HEURES DU SOIR.

PROGRAMME.

- 1^o Nouveau Quintette d'Onslow, op. 70, pour piano, violon, alto, violoncelle et contrebasse, exécuté par M^{lle} Mercie-Porte, MM. Alard, Casimir Ney, Chevillard et Gouffé.
- 2^o { Chœur des chasseurs, de Flottow; } exécutés par 80 membres de l'Union
{ La Garde française, chœur de } chorale, dirigée par MM. Michel
Josse; Lévy et Foulon.
- 3^o Grand air de Fidelio, de Beethoven, chanté en allemand par M^{me} Knispel.
- 4^o Duo pour piano et harpe par Labarre, sur les motifs de Robert-le-Diable, exécuté par M^{lle} Mercie-Porte et M. Lambert Dretzen.
- 5^o Grand air de la Favorite, chanté par M. Auguste Protet.
- 6^o Adagio et Fugale du grand concerto en mi, d'Alard, joués par l'auteur.
- 7^o Mélodies de Mendelssohn et de Schubert, chantées par M^{me} Knispel.
- 8^o { Mélodie de Charles VI, } chantées par M. Auguste Protet.
{ Le Mourant, mélodie de F. David, }
- 9^o { Rataplan des Huguenots; } exécutés par les membres de
{ La Garde passe (demandée), de Grétry; } l'Union chorale.
- 10^o Sixième Quatuor de Beethoven, en si bémol, pour deux violons, alto et violoncelle, exécuté par MM. Alard, Armingaud, Casimir Ney et Chevillard.

Le Piano sera tenu par M. Adolphe Fétis, Batiste et Lombard.

SOMMAIRE. Lettres sur l'état actuel de la musique à Florence (deuxième lettre); par A. GAGLIARDI. — Coup d'œil musical sur les concerts de la saison; par H. BLANCHARD. — Alfred Jaëll. — Feuilleton: les Sept Notes de la gamme; par PAUL SMITH. — Nouvelles. — Annonces.

Nos abonnés recevront avec le prochain numéro la seconde livraison de La Musique mise à la portée de tout le monde, par M. Fétis.

Lettres sur l'état actuel de la musique à Florence.

LETTRE DEUXIÈME.

Florence, 22 janvier 1847.

Je me sens, en vérité, tout étonné d'avoir au fond si peu à te dire sur les théâtres de Florence :

Ce n'est pas qu'il en manque,
Car il y en a assez;

Comme le dit très bien votre chanson de Malbrouk, si justement célèbre; mais c'est que malheureusement jusqu'à présent la qualité n'a guère correspondu à la quantité. Ce ne sont pas non plus les titres qui manquent aux théâtres : d'abord ils sont tous ou presque tous impériaux et royaux, ce qui est une belle prérogative, alors

LES SEPT NOTES DE LA GAMME.

CHAPITRE III.*

Éducation de la famille.

Un jour, longtemps avant la catastrophe, dont le récit précède, Angelo causant avec maître Daphnis, lui disait d'un ton triste :

— J'ai sept enfants à élever : je veux faire d'eux autant de musiciens, parce qu'il faut bien qu'ils soient quelque chose !... Ce qui m'embarrasse, c'est de savoir quel serait le meilleur système à suivre pour leur éducation.

— Un système !... Ah ! c'est un système que tu voudrais, lui répondit maître Daphnis d'un air ironique.

— Cela vaudrait mieux, ce me semble, que de les élever au hasard, comme je le fais, que de donner une leçon, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, quelquefois à trois ou quatre ensemble !...

— C'est ton idée, n'est-ce pas ? Eh bien, moi, je te déclare qu'elle est fautive, complètement fautive. Apprends, mon garçon, que si les grands hommes ont souvent fait des systèmes, jamais les systèmes n'ont fait de grands hommes, et la raison n'en est pas difficile à trouver... Il suffit de jeter un coup d'œil sur ta petite famille !... Crois-tu qu'on puisse enseigner la même chose à tes sept enfants de la même façon ? D'abord, parlons d'un principe... Tous les systèmes du monde ne changent ni les caractères ni les tempéraments... Dans le mariage de la nature et de l'éducation, c'est la nature qui apporte la dot, l'éducation ne se charge que de la faire valoir... Voici, par exemple, mon cher fils, la première note de ta gamme...

— Giuseppe !...

— Oui ! Giuseppe pour toi, pour moi Do !... Quelle vivacité de concep-

(*) Voir les numéros 51 et 52 de l'année 1846, et les numéros 1, 2, 4, 5, 6, 7 et 8 de cette année.

tion ! Quelle sûreté de mémoire ; et avec cela, ce qui est extraordinaire, quelle application !... C'est un vrai démon qui devine toujours ce qu'on lui dit... J'en ai fait vingt fois l'épreuve... Il ira loin, je le prédis, tandis que ton second fils...

— Rafaele !...

— Comme tu voudras... Ce n'est qu'un étourneau, qui rêve sans cesse à je ne sais quoi, ne fait attention à rien, ne se souvient de rien. S'il va loin, c'est là, c'est qu'il courra bien fort !... Essaie donc d'atteler ces deux enfants-là au même système, et tu verras comme ils marcheront, l'un, toujours en avant, l'autre, toujours en arrière... Ta fille aînée, la petite Mi, ou Gabriella, n'importe !... Elle a des dispositions !... C'est presque comme ton premier, comme mon fils, avec cette différence qu'il ne faut rien lui demander de ce qui exige une demi-minute de réflexion. Elle lit très bien à livre ouvert, et ne vous dira pas si deux noirs valent une blanche. Pourtant, je ne doute pas qu'elle ne soit un jour excellente musicienne ; car il y a deux choses à distinguer dans la musique, la partie de l'intelligence et la partie du sentiment. Tel réussit au plus haut degré dans la première, qui reste au-dessous de rien dans la seconde ; tel possède sa théorie sur le bout du doigt, qui n'a pas le moindre génie, la moindre expression ; de même aussi le contraire se voit souvent. J'ai eu des élèves qui n'ont jamais pu me dire en quel ton ils étaient, dont le coup d'œil n'a jamais pu se faire aux changements de clef, et qui ne manquaient jamais la mesure, qui chantaient avec leur voix ou leur instrument comme de vrais séraphins. Je sais bien que pour être un grand musicien il faut réunir la double faculté ; mais si j'étais réduit à opter, je me déciderais bien vite pour ceux qui ont le sentiment, car je ne connais rien de plus déplorable que les prétendus musiciens qui n'ont que l'intelligence !... Ceux-là auraient dû apprendre l'algèbre et laisser nos oreilles en repos !

— Mais enfin, j'ai sept enfants : les plus âgés ont nécessairement un avantage sur les plus jeunes ; ils seront plus tôt instruits, plus tôt en état de se tirer d'affaire. S'il y avait un moyen d'abrégier le chemin aux derniers, de leur rendre

même qu'elle appartient à tout le monde; ensuite, comme dans l'origine les théâtres étaient fondés en Toscane par des réunions de personnages riches, instruits et amis des plaisirs honnêtes, ils ont des dénominations de même espèce que celles de plusieurs académies d'Italie. Ainsi le théâtre de la Pergola, dont je veux te parler aujourd'hui, est le théâtre des *immobili* et il s'attache peut-être un peu trop à justifier son titre, même lorsqu'il semble s'agiter le plus, car avec lui l'art musical n'avance guère. La construction de la salle remonte à 1657, mais elle a été tant de fois reconstruite et restaurée qu'il n'y a plus rien de l'édifice original autre chose que les gros murs. Une particularité relative aux salles de spectacle de Florence, c'est que pas une d'elles n'a l'extérieur monumental, et ce ne fut même qu'à cette condition qu'il fut dans l'origine permis de les construire. La mesquinerie du dehors aurait-elle contribué à maintenir le peu d'élévation des prix? je ne sais, mais il n'y a pas de pays où les théâtres soient moins chers qu'à Florence: dans plusieurs on ne paie que 28 centimes, dans d'autres le double. Le premier de tous, la Pergola avait conservé jusqu'à ces derniers temps le prix plus élevé de 1 fr. 68 cent.; cette année l'impresario l'a réduit à 1 fr. 12, et le croirais-tu? quelques personnes sans doute mal intentionnées, ont trouvé que c'était encore trop. Il est vrai de dire que la parcimonie des Florentins est fort connue, mais d'un autre côté, celle de l'impresario actuel, le sieur Lanari, ne l'est pas moins.

On pourrait, au fait, excuser quelque peu ceux qui se sont plaints en cette circonstance. En effet, te doulerais-tu par quelle nouveauté l'on a commencé? par le *Barbier de Sivilgia*. Hélas! c'était en effet bien tristement nouveau, car à l'exception du seul Figaro, je n'avais jamais entendu cette admirable musique si déplorablement interprétée, même chez vous, lorsqu'en province on la chantait sur la traduction française. Eh bien, faut-il le dire, ce Figaro, seul capable de rendre dignement les inspirations du grand maître, ne s'est point formé en Italie; tout Italien qu'il est, il n'avait jamais chanté dans sa propre langue, et c'était *proh pudor!* sur des paroles danoises, suédoises, norvégiennes qu'il avait fait entendre sa belle voix et applaudir sa bonne méthode. Oui, en vérité, Belletti (c'est le nom de ce chanteur) n'avait jamais paru sur les théâtres d'Italie, et en cette occasion, il y aurait brillé d'un bien plus vif éclat s'il eût été mieux entouré, car il semble que dans la délicieuse musique de Rossini, tout se tienne, tout s'enchaîne et que les rôles, tous parfaits individuel-

lement, soient encore les uns par rapport aux autres dans une dépendance qui ne nuit à la liberté de chacun qu'au cas où l'un d'eux s'acquitte mal de son devoir.

Ah! que de tristes réflexions l'exécution de la Pergola inspire à celui qui a entendu le *Barbier* rendu par des chanteurs vraiment dignes de Rossini, par des chanteurs de premier ordre! Il se rappelle involontairement d'abord que, depuis quelques années, un grand nombre d'entre eux sont descendus dans la tombe, et ensuite que la plupart n'ont trouvé de successeurs qu'à la manière des rois, pour lesquels ils en rencontrent toujours. Et puis, peut-on aussi ne pas songer à ce temps où Rossini avait l'honneur de n'être qu'un grand artiste? Pourquoi, ayant encore tant à dire, a-t-il voulu se taire depuis 1829? Vous avez cru faire parler Rossini en lui érigeant une statue; il continuera de rester muet comme elle: il n'en demordra pas; il est devenu sur ce point entêté comme un capitaliste.

Puisque j'ai nommé Rossini, je veux te poser une question: Que ce grand, que ce prodigieux compositeur soit encore et plus que jamais capable, si tel était son bon plaisir, de donner un nouveau *Guillaume Tell*, je n'en fais pas l'ombre d'un doute; mais serait-il également en état de refaire un *Barbier de Sivilgia*? je ne le crois pas, et tu seras sans doute de mon avis. Non, non, pour écrire de tels chefs-d'œuvre, il faut être dans la pleine vigueur de la jeunesse, il faut être à cette heureuse époque de la vie à laquelle nul enfantement n'est laborieux; c'est seulement alors que rien n'effraie, que rien ne dérange; alors l'on suffit à tout, alors la verve est inépuisable, alors l'imagination s'épanche abondamment et, semblable au fleuve nourricier de l'Égypte, féconde tout ce qu'elle touche, et ne connaît les obstacles et les difficultés que pour les renverser, en se jouant et en ne permettant pas même que sa marche rapide en soit arrêtée. C'est qu'alors le besoin de produire, et par conséquent l'exercice de l'art, est en quelque sorte une nécessité morale qui met en action les forces de la nature.

Du *Barbier*, il y a loin à un certain *Don Procopio* qui a fait une assez courte apparition, puis a cessé de se montrer sans exciter le regret de qui que ce soit; on a même dit qu'il aurait aussi bien fait de ne pas se faire voir du tout. Cette pièce court en Italie sous le nom de Fioravanti, mais il en est d'elle comme du couteau de Jeannot dont on avait à plusieurs reprises changé tantôt le manche, tantôt la lame. C'est un pastiche où chacun a mis du sien, même Gambiaggio, le buffo-comico du théâtre; on

L'apprentissage plus simple et plus facile

— Bonté! je te vois venir: tu veux me parler des méthodes avec lesquelles on enseigne la musique plus vite que l'ordonnance ne porte! Pour ça, mon ami, ce n'est plus de l'art, mais du charlatanisme. C'est bon pour les amateurs, qui en savent toujours assez pourvu qu'ils croient savoir un peu. J'ai toujours observé, moi, que c'était l'élève, et non pas le maître, qui abrégait l'enseignement. Quand l'élève marche d'un bon pas, le maître est bien obligé de le suivre; tout au rebours quand c'est le maître qui court, les trois quarts du temps l'élève reste en route. Dis-moi donc, Angelo, est-ce que tu as jamais trouvé la musique difficile à apprendre? quant à moi, je puis dire que je l'ai apprise sans m'en douter, presque en jouant; pourquoi cela? parce que la nature m'avait créé et mis au monde pour être musicien: parce qu'elle m'avait donné la sensibilité d'oreille, qui fait qu'on apprécie exactement la beauté des sons, leur justesse absolue et relative, qu'on s'éprend de passion pour une belle mélodie, pour une belle harmonie et qu'on éprouve l'impérieux désir de pénétrer les secrets du métier. Dès qu'il y a passion, ne t'inquiète pas des progrès de l'élève, et ma foi, je ne me soucie guères de celui chez qui le feu sacré n'existe pas: je veux en voir briller au moins une étincelle.

— Cependant, maître Daphnis, il y a les paresseux, les indolents, qui ont souvent beaucoup d'aptitude, mais à qui l'on est obligé de faire violence.

— Oui, je le sais, et je ne m'en soucie guères plus que de ceux à qui la vocation manque. Quand on est parvenu à leur inculquer la science, moitié de force, moitié de gré, qu'en font-ils? comment en profitent-ils pour eux et pour les autres? Je compare la musique au paradis, où l'on assure qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Je me moque bien des appelés, pour la musique s'entend; ce sont les élus seuls que je considère, que j'admire et dont j'aime à voir le nombre s'augmenter.

— Plus il y a d'appelés et plus il y a d'élus: cela me paraît incontestable.

— Eh bien, connais-tu, mon cher Angelo, la méthode la plus sûre pour atteindre ce but chez toi, dans le cercle de ta famille? C'est celle qu'on y suit

tout naturellement. La musique est ici comme le pain quotidien: on y vit par et pour la musique: on en fait tous les jours, on en parle sans cesse. Tes enfants respirent la musique avec l'air, elle s'insinue en eux par tous les pores. De plus, il règne entre eux une émulation, qui s'entretient d'elle-même; les plus jeunes voudraient être aussi forts, aussi habiles que leurs aînés; ceux-ci ne seraient pas contents de se voir dépassés par les plus jeunes. Tu as donc non seulement une famille, mais une classe, un collège, dont tu es le principal, moi le régent, Chloé l'économe, et nos élèves nous feront honneur, c'est moi, qui t'en réponds.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi, années de travail rude et incessant pour Angelo, d'études assidues pour sa jeune famille. C'était avec bien du mal que le pauvre homme arrivait à gagner ce qu'il fallait pour nourrir matériellement les sept petits êtres, dont elle se composait, et il n'eût jamais trouvé le temps nécessaire pour s'occuper de leur éducation musicale et morale: maître Daphnis et Chloé l'aidaient à remplir ces deux parties de sa mission. Chloé venait prendre tous les matins Gabriella, Agnese et Bianca: elle les emmenait chez maître Daphnis, qui leur donnait leur leçon de musique. Chloé leur enseignait la lecture, l'écriture, la couture et leur donnait quelques idées de religion. Rafaele, Carlo et Francesco restaient au logis sous la surveillance de Giuseppe, leur frère aîné. Maître Daphnis venait aussi leur donner leçon à des heures fixes. Chaque fois qu'Angelo rentrait, il se mettait soit à les interroger soit à leur faire chanter ou jouer le morceau qu'ils étaient en train d'apprendre. Les trois filles avaient de la voix et étudiaient le clavier, en même temps que le chant. Giuseppe ne chantait pas moins bien qu'il ne jouait du clavier et du violon, mais c'était surtout la composition qui l'occupait; il voulait faire des opéras, comme Galuppi, Piccini et les autres compositeurs en vogue, dont il entendait parler, dont il connaissait les ouvrages. A peine sorti de l'enfance, il écrivait des scènes, des airs, des duos, qui n'avaient pas toujours le sens commun, mais dans lesquels on apercevait toujours quelque intention originale. Rafaele n'annonçait aucune disposition marquée, excepté pour ne rien faire ou

le dit très habile, et cela doit être s'il est aussi fort en composition qu'en grimaces. Je ne cherche pas à vérifier tout ceci, j'ai la foi.

J'allais oublier de te dire que l'on a essayé aussi *la Figlia del reggimento*, toujours avec cette même Angelica Zoia dont je t'ai parlé l'année dernière; mais chaque chose a sa place, et chaque actrice aussi; or, ni la pièce ni la chanteuse ne s'y trouvent au théâtre de la Pergola: on n'en a plus voulu dès la première soirée. Je t'avais dit que la Zoia, étant de repos au carême passé, s'était mise à nous faire concurrence en donnant des leçons de chant; je m'étais trompé, c'est de tambour qu'elle tenait école. Cette jeune et jolie femme a un goût particulier pour les instruments militaires, et l'on annonce une pièce où elle jouera de la trompette; j'aurai donc, selon toute apparence, à t'en parler.

Les choses, comme tu le vois, n'allaient pas trop bien à la Pergola;

J'approuvais tout pourtant de la mine et du geste,
Pensant que le ballet dût réparer le reste.

Sans doute, me disais-je, après avoir entendu les trois antiquités que je viens de mentionner, sans doute ici l'on danse mieux que l'on ne chante, et les jambes nous donneront du neuf si les gosiers ne nous donnent que du vieux. Toutefois l'on représenta d'abord un ancien ballet de *Mas-Aniello* dont votre *Muette de Portici* fait à peu près tous les frais, tant pour l'action que pour la musique. Je réservais donc tout ce que je puis avoir d'attention et d'admiration en un si grave sujet, pour *Adina*, ballet romantique de demi-caractère, dit le programme imprimé dans la typographie Gallette; l'auteur est M. Antoine Cortesi, la musique en a été écrite expressément par M. Vincent Schira. Je ne te dirai rien de celle-ci; j'ai, comme tu le sais, sur la conscience quelques péchés de ce genre, et je me plais à dire que je ne faisais pas mieux que M. Schira. Quant au ballet lui-même, voici le sujet en deux mots: Un vieux militaire de la garde impériale (comme de raison) a une fille qui est aimée d'un colonel du voisinage, qui l'enlève, d'abord; elle se sauve ensuite, et enfin il vient l'épouser. C'est comme tu vois, à peu de chose près, *Linda di Chamouny*, qui elle-même n'était que la reproduction de mille autres pièces toutes semblables.

Ce ballet n'a pu se soutenir, et au bout de trois ou quatre représentations il a fallu reprendre *Mas-Aniello*. Cette déconvenue ne doit pas cependant m'empêcher de te parler des dan-

seurs et de la situation de la danse en Italie. Il n'y a rien d'un ordre supérieur dans tout ce qui figure cette année à la Pergola ni pour la pantomime ni pour la danse proprement dite; tout est d'une honnête médiocrité. Tu sais que l'usage des gestes par saccades a toujours existé sur les théâtres d'Italie; ce n'est que tout à fait de nos jours qu'on a commencé à l'abandonner, mais l'on en a encore conservé beaucoup trop. Or, je ne sais rien de plus insupportable que de voir ces bras et ces pieds marquer sans cesse et par des arrêts continuels, non pas le sens, mais les détails du rythme musical; de pareils mimes ressemblent trop à des pantins et ne sauraient faire passer dans l'âme des spectateurs les impressions qui les agitent.

Au reste, l'Italie a produit, en ces derniers temps, quelques danseuses célèbres, et si nous ne sommes pas, quant à présent, fort riches en ce sens, du moins ne sommes-nous pas, comme pour le chant, dans un état de décadence. Seulement je voudrais que, sur des théâtres aussi médiocrement fournis que les nôtres, on n'eût pas la prétention d'obtenir certains effets qui, pour être fort simples, n'en sont pas moins d'une mise en scène assez difficile. En voici un exemple: dans l'infortuné ballet d'*Adina*, il y a une scène qui vraisemblablement nous est venue de chez vous; on suppose que la danseuse en scène se mire dans une glace, puis exécute divers pas; or, cet effet s'obtient, comme tu le sais sans doute, au moyen d'une gaze tendue derrière laquelle chaque geste, chaque mouvement des personnages placés en avant est reproduit de l'autre côté par des personnages semblablement vêtus. Dès lors si tout ne se fait pas avec la plus ponctuelle exactitude, il n'y a rien au monde de plus ridicule; c'est l'effet de deux exécutants placés à la même partie et ne jouant pas ensemble. Doit-on s'étonner que de pareilles discordances mécontentent le public?

Pour réparer l'échec du ballet, l'administration de la Pergola tenait prête une pièce intitulée: *Tutti amanti*, sur laquelle on fondait de grandes espérances qui n'ont pas été totalement trompées. Cet opéra, que l'on n'a pas osé appeler *buffa*, mais *libretto giocoso*, a été donné pour la première fois le 20 de ce mois, et je suis encore à temps pour t'en dire quelque chose. Le libretto, qui est toujours de l'imprimerie Gallette, nous fait connaître que les paroles sont de M. F. M. Piave, et la musique de M. Charles Romani. Celui-ci n'est ni parent ni allié du librettiste qui a écrit plusieurs ouvrages pour Bellini, et qui, n'en écrivant plus lui-même, dit beaucoup de mal de tous ceux que les autres font,

pour faire des riens. Il était doué d'une voix agréable, mais il ne lisait pas une ligne de musique, sans se tromper et ne retenait rien par cœur. Carlo paraissait devoir être un excellent violoniste, et Francesco ne donnait pas moins d'espérances, mais c'était un caractère rebelle, indomptable, ne voulant se soumettre à aucune règle, à aucune autorité; déjà il avait quitté le violon pour le violoncelle, le violoncelle pour le clavecin, lorsqu'il finit par déclarer qu'il allait apprendre la flûte, parce qu'il était fatigué de tous les autres instruments.

Tous les dimanches et les jours de fête, après la messe, Angelo ramenait chez lui ses sept enfants, qui se groupaient autour de son clavecin et chantaient en chœur, le cahier à la main, quelque beau morceau de musique religieuse. C'était toujours Giuseppe et Gabriella qui exécutaient les solos, et lorsqu'ils s'acquittaient bien de leur tâche, leur père laissait échapper des exclamations, qui traduisaient la douce joie dont son cœur était plein. C'était un spectacle touchant que celui de ces physionomies enfantines, parmi lesquelles il y en avait de charmantes, et qui se ressemblaient beaucoup, malgré certains signes caractéristiques particuliers à chacune d'elles. Alors le pauvre Angelo s'abandonnait à des espérances de succès, de fortune: il rêvait un avenir qui lui faisait oublier le présent; mais quand il descendait de l'idéal pour rentrer dans le positif, alors les soucis, l'abattement s'emparaient de lui; les difficultés de la vie se multipliaient à ses yeux par un chiffre égal à celui de ses enfants, il se reprenait à maudire l'entraînement funeste qui l'avait conduit là, et il s'écriait:

— Quand je pense que voilà sept petites créatures que j'ai jetées sur cette terre sans avoir une obole à leur donner! Ah! maudit soit le jour où j'ai été assez fou pour prendre une femme, et assez aveugle pour ne pas voir dans quel abîme je me plongeais, moi et les miens!

— Allons donc, lui répondait maître Daphnis, lorsqu'il était présent à ces accès d'humeur noire, c'est maintenant que tu es vraiment fou et aveugle! tu as donné à tes enfants ce que tu avais reçu toi-même, l'existence, pas

d'avantage. Notre ami Zanetto me disait pas plus tard qu'hier qu'il avait lu sur un petit carnet où son père inscrivait toutes ses dépenses: *Payé un ducat pour le baptême de mon fils*, et qu'il n'avait rien trouvé de plus; d'où il concluait qu'il ne lui avait pas coûté trop cher et qu'il avait été élevé aux dépens de n'importe qui. Toi, tu as mieux fait les choses: tes enfants te devront l'éducation, qui leur procurera des ressources honorables et certaines. Ils seront forcés de travailler, c'est vrai; mais ce n'est pas pour faire de la philosophie de circonstance.... j'ai vu les grands, j'ai vu les riches, je me suis amusé à observer de près ce que le monde appelle leur bonheur, et je ne sais en conscience si de tous les plaisirs humains la peine de gagner sa vie n'est pas encore le plus durable et le moins ennuyeux.

Angelo écoutait sans mot dire, mais aussi sans se révolter contre la morale de maître Daphnis. La seule chose qu'il ne put souffrir, c'est qu'on prononçât devant lui le nom de Terésina. Ses amis le savaient: maître Daphnis et Chloé avaient bien été forcés de le dire aux enfants, qui ne parlaient de leur mère qu'entre eux et à voix basse.

Quelques mois après la dernière visite de Terésina, il arriva que Zanetto, rencontrant maître Daphnis, lui dit en riant:

— Parbleu! le tour est bon: je viens de voir un des familiers du palais Tiepolo...

— Eh bien, après? répliqua brusquement maître Daphnis.

— Eh bien, ce diable d'Angelo, qui avait juré de ne jamais passer à l'occulte...

— Veux-tu te taire, animal!...

— Mais non je ne veux pas me taire... Je veux vous dire ce que je sais.

— Je le savais avant toi.

— Alors!...

— Alors!... Si tu en glisses jamais une syllabe à qui que ce soit au monde, ce sera une affaire entre nous deux!...

(La suite au prochain numéro.)

PAUL SMITH.

apparemment pour se conserver une prééminence que personne cependant ne cherche à lui contester, non peut-être qu'elle lui appartienne, mais parce que l'on ne dispute pas pour si peu. L'auteur du libretto actuel n'a pas, je pense, une telle prétention, car franchement il n'a guère mis du sien dans la pièce *Tutti amanti*, qui ressemble à mille autres. Il s'agit, en effet, de deux vieillards, l'un baron, l'autre docteur, puis d'un jeune imbécile, tous trois amoureux d'une jeune veuve et supplantés par un autre amant, neveu du baron... Les deux vieillards se défient et se battent en duel, mais sont arrêtés par l'apparition de la jeune veuve et des personnes de sa société, qui les empêchent d'aller plus loin. On conçoit dès lors que l'amant aimé en vient à ses fins. Tout cela, tu le vois, est neuf comme le *palazzo vecchio*; mais je fais assez bon marché des libretti quand ils sont favorables au musicien et lui fournissent l'occasion de se montrer sous un jour avantageux : la pièce de M. Piave possède, il faut le dire, ce genre de mérite.

Maintenant, comment le musicien a-t-il fait sa besogne? plutôt bien que mal; c'est ce qu'il faut établir avant tout. Il connaissait parfaitement les voix pour lesquelles il écrivait, et en a tiré tout le parti possible. Aussi la cantatrice qui avait si misérablement défiguré le *Barbier* s'est-elle montrée passable dans le nouvel ouvrage. Tu ne t'attends pas à ce que j'analyse la pièce morceau par morceau pour te dire mon sentiment sur chacun; ce serait tout au plus à faire dans le pays même où se donne l'ouvrage, et encore risquerait-on fort d'être ennuyeux. Or, chez vous les feuilletonistes ont seuls droit de l'être, et on leur doit cette justice qu'ils en usent souvent et largement. Pour moi qui écris à un ami, tout sûr que je suis d'être au besoin excusé à cet égard, je veux tâcher que l'ennui dure le moins longtemps possible, et voilà pourquoi je m'en tiendrai à des généralités sur le travail de M. Romani.

La pièce n'a pas d'ouverture; c'est une tâche dont Bellini, qui était incapable d'en écrire une bonne, a habitué nos compositeurs à se dispenser quand bon leur semble. Je regrette d'autant plus que M. Romani en ait agi de la sorte que, d'après sa manière d'orchestrer, il paraît fort capable de réussir en ce genre. C'est en effet dans la partie instrumentale que se rencontre en grande partie le mérite de sa composition, quoique, selon le travers fort commun aux musiciens de nos jours, il semble abuser continuellement des forces qu'il tient à sa disposition. N'est-il pas souverainement déplacé dans une pièce bouffe d'entendre constamment résonner les trompettes et les trombones, sans parler des autres instruments bruyants? L'harmonie, d'ailleurs, est plutôt étouffée que savante, et je n'en fais pas précisément ici un sujet de reproche; mais je voudrais plus de clairs-obscur en tout cela. L'auteur s'efforce d'imiter la manière de Verdi sans songer assez que, écrivant sur un thème comique, il lui faut donner à ses phrases un autre caractère, et, en ce sens, M. Romani ne réussit pas toujours. Je ne parle pas de sa manière de traiter les voix; on cesse de plus en plus de savoir chanter; on s'est appris à crier, et comme les études à cet égard ne sont pas longues, on a généralement réussi. Les voix, ainsi habituées à être perchées sur les notes aiguës, non seulement meurent en peu de temps, mais perdent jusqu'à l'apparence d'égalité et de légèreté. Incapables d'exécuter avec élégance et pureté le genre gracieux, elles doivent renoncer aux passages d'agilité et à tout ce qui faisait le charme du genre appelé *demi-caractère*. Trop souvent comiques dans la tragédie, les cris dans la comédie deviennent tragiques et ridicules. M. Romani, dans le but de remédier à la défectuosité des voix et aux inconvénients du système de Verdi appliqué à la comédie lyrique, a jeté dans l'orchestre une foule de traits légers qui égayaient un peu la monotonie des parties vocales; mais il n'en a pas moins donné à certains passages cet air de frénésie qui semble aujourd'hui faire le charme d'un certain public : j'ai remarqué une phrase de ce genre au milieu d'un duo de soprano et basse, fort bien traité d'ailleurs. Les chœurs et les ensembles sont en général bien

écrits, et il n'y a pas lieu de s'en étonner, car M. Romani est élève de M. Picchianti, un de ces professeurs aujourd'hui si peu nombreux qui enseignent sérieusement la composition musicale. En somme, ce jeune compositeur, dont *Tutti amanti* est le début, annonce un talent qui sans doute se développera par la suite et réalisera les espérances qu'il donne.

Je dois, à cet égard, faire une remarque qui malheureusement n'est pas fort gaie; c'est que depuis quelque temps l'on a vu plus d'une fois à Florence des compositeurs dont le début annonçait un incontestable mérite, et qui sont loin d'avoir tenu ce qu'ils semblaient promettre. On aurait tort cependant de supposer que leur succès momentané fût une simple affaire de coterie; mais il ne serait pas impossible que parfois, en prédisant à des débutants un brillant avenir, on n'ait pas toujours basé son jugement sur le point qui, en pareille occasion, doit être plus que tout autre envisagé : je veux dire la qualité plus ou moins neuve des idées. C'est elle pourtant qui détermine plus que tout le reste la valeur réelle et permanente des compositions, et peut par conséquent promettre au compositeur une renommée brillante et solide.

Adieu. Toujours à toi.

ALESSANDRO GAGLIARDI.

COUP D'OEIL MUSICAL

SUR

LES CONCERTS DE LA SAISON.

M^{lles} Clara Loveday & Aglaé Masson. — M^{me} Hortense Maillard.
— M^{me} Voizel. — M^{me} Briey-Korn. — M^{me} Teresa Wariel. — M. Charles De Lisle. —
M. & M^{me} Coche. — M. Van-Nuffel. — Le collège Stanislas.
MM. Alexandre Batta & Émile Rignault. — MM. Dancin. — M. Goldschmidt.

Molière attaqua, dans sa charmante comédie des *Précieuses ridicules*, le bel esprit, qui de son temps menaçait de s'emparer de toutes les classes de la société. S'il revenait en ce monde dramatique, il nous peindrait, sans doute d'une manière tout aussi comique, la monomanie musicale et pianistique qui locomotionne les esprits, les doigts des deux sexes, et constitue enfin cette *virtuoserie* dont nous parlions dernièrement.

Il fut un temps où toute jeune femme répondait à l'invitation qu'on lui adressait de chanter, de jouer de la harpe ou du piano : oh! depuis mon mariage j'ai négligé tout cela. Les mœurs, le goût des arts, et surtout celui de la musique, ont tellement fait de progrès qu'on néglige plutôt son mari que son piano. Mesdemoiselles Clara Loveday et Aglaé Masson n'en sont point là, comme on le voit par la qualification qui précède leurs noms : elles pourraient tout au plus être accusées de négligence à chercher un mari, pour mieux cultiver l'art de jouer du piano. La première de ces demoiselles a donné dans le domicile maternel plusieurs matinées musicales comme préludes à son concert annuel, qui attire toujours une brillante société anglaise et française, et dans lequel elle fait toujours et justement applaudir son jeu ferme et délicat, sa manière élégante de phraser, et le *brio* de son trait. Mademoiselle Aglaé Masson, qui est passée de l'état de jeune fille précoce sur le piano à celui de virtuose précoce aussi en fait de réputation, a l'honneur d'être pianiste de son altesse royale madame la duchesse de Nemours. Elle a donné une matinée musicale, dimanche dernier, dans la salle Herz, où elle s'est fait remarquer par une jolie robe rose comme elle et par son joli talent de pianiste de cour. M. Grignon fils a fort bien chanté dans ce concert des romances de M. Paul Henrion, et le bel air de basse des *Deux familles* de M. Labarre. Mademoiselle Petit-Brière a dit aussi en cantatrice d'avenir la jolie cavatine des *Mousquetaires de la reine* : *Bocage épais*, etc. Pour se mieux diriger vers cet avenir, but de tout artiste, que mademoiselle Petit-Brière, sans trop imiter le chant quelque

peu précieux et pointu de mademoiselle Lavoye, tâche de lui emprunter son émission de voix toujours juste et spirituelle, car il y a des chanteurs et de cantatrices qui ont l'intonation bête.

— En fait de cantatrice, qui joint la distinction à la justesse, il faut citer madame Hortense Maillard, qui a chanté dans un des nombreux concerts de la semaine passée de charmantes romances qu'elle a dites avec autant d'expression que d'esprit, et l'air de la *Favorite*, dans lequel elle a montré de belles qualités dramatiques, que cette estimable artiste va faire apprécier à Londres.

— Madame Voizel est aussi une cantatrice de goût qui, pour avant-propos au concert qu'elle doit donner bientôt, a fait dans plusieurs matinées offertes aux amateurs, en son domicile artistique de la rue Saint-Lazare, square d'Orléans, entendre de gentilles romances qu'elle chante gentiment, entre autres la suave mélodie : *Ange d'innocence*, dite avec tant d'âme par Roger dans les *Mousquetaires de la reine*, et la *Quêteuse*, par madame Puget-Lemoine.

— Madame Briey-Korn fait, dit-on, partie du nombre des dames exceptionnelles qui ne négligent ni leur piano pour leur mari, ni leur mari pour leur piano; elle a donné dernièrement une brillante soirée musicale qui, à ce que nous croyons, n'est qu'une préface à une exhibition musicale, comme disent les Anglais, plus éclatante, et dans laquelle madame Briey-Korn fera sans doute applaudir, comme dans les années précédentes, son jeu net et brillant.

— Et puisque nous en sommes aux virtuoses de la plus jolie moitié du genre humain, nous nous garderons bien d'oublier madame Térésa Wartel, la pianiste classique qui nous a fait entendre d'excellente musique chez elle mardi passé. Beethoven, Schubert et Mendelssohn ont fait les frais de cette séance, offerte par la maîtresse de la maison à un auditoire des plus distingués, et qui s'est montré parfaitement apte à écouter, apprécier le trésor musical qu'on lui offrait. Le trio en *mi bémol* de Schubert, pour piano, violon et violoncelle, avait pour plusieurs auditeurs le mérite de la nouveauté, car cette œuvre est moins connue que la musique de chambre de nos grands maîtres. Malgré les délicieux mérites de l'*andante* de ce trio, du style *canonique* et piquant du *scherzo*, il faut reconnaître cependant que l'auteur de tant de belles mélodies vocales, remarquables surtout par la brièveté, la mesure de la pensée, s'est trop complu aux larges développements dans ce trio qui est démesurément long, longueur que madame Wartel a fait oublier par la chaleur, la verve et les finesses de son jeu tout artistique, tout inspiré.

— Il faut bien subir les résultats du *pianisme*, et que nos lecteurs les supportent avec nous s'ils veulent être au courant des faits et gestes de la virtuoserie parisienne. Nous devons donc dire, pour l'acquies de notre conscience d'enregistreur des choses musicales de la saison, que M. Charles De Lisle a donné un concert dans la nouvelle salle Sax, le 13 février 1847, et que ce jeune vicaire de l'enseignement pianistique de M. Jacques Herz nous a fait entendre deux mélodies-études de sa composition qui nous ont paru deux œuvres légères et gracieuses, que l'auteur a dites d'une façon gracieuse et légère. Il voit et doit comprendre que notre critique elle-même lui est également légère; qu'il en profite pour l'avenir. Une cantatrice ayant nom mademoiselle Bourgogne nous a fait entendre dans ce concert des romances et un grand air dits d'une voix aussi exercée qu'oppressée, aussi expressive que craintive, et qui a semblé à quelques uns plus indisposée que posée. M. Chaudesaigues, qui n'a plus à craindre de recevoir des reproches sur sa critique littéraire, depuis que son jeune homonyme est passé de vie à trépas, n'a pas été médiocrement plaisant dans quelques chansonnettes, qu'il a dites avec sa verve de gaieté accoutumée. Enfin, M. Battanchon s'est fait justement applaudir dans une *Fantaisie sur des airs bretons*, qu'il a fort bien exécutée sur le violoncelle.

— M. et madame Coche donneront leur concert annuel dans

la première quinzaine de mars. Cette soirée sera sans doute brillante et productive, car ces deux artistes estimables ayant pré-ludé à ce concert par de nombreuses et jolies séances de musique intime dans leur domicile, ces intéressants prolégomènes n'auront pas peu contribué à leur assurer une belle clientèle.

— L'habile professeur Van-Nuffel continue ses matinées musicales dédiées à ses élèves, jusqu'à ce qu'il donne son grand concert qui aura lieu le 9 mars prochain. Dans la séance passée, après de jolies fantaisies sur l'*Élysée d'Amore* et la *Lucia di Lammermoor* exécutées par les jeunes et jolis disciples de M. Van-Nuffel, MM. Soler, Forestier, Urbain, Leroy et Koken, ont joué un quintette de Reicha pour hautbois, flûte, cor, clarinette et basson qui a produit un fort bon effet. L'exécution de cette harmonie rétrospective, de cette instrumentation d'un style clair et pur serait d'un bon exemple dans les concerts: cela ferait une heureuse diversion à la fantaisie, à la romance et à la chansonnette, qui tiennent vraiment une trop large place dans les exhibitions musicales. Mademoiselle Elise Lucas et M. Barbut ont fort bien chanté dans cette séance, le joli duo du page Isolier avec le comte Ory.

— L'administration du collège Stanislas qui est devenue mélomane depuis que M. le ministre de l'instruction publique a montré des velléités musicales par ses arrêtés sur les chants religieux, moraux et populaires, le collège Stanislas paie son tribut à l'art musical par des concerts intéressants. Dans celui qu'on a donné le 9 de ce mois, l'auditoire, composé de parents, d'amis et même de connaisseurs, a vivement applaudi des chœurs dirigés par M. Félix Clément, et surtout l'*Invocation, méditation* de M. de Lamartine, mise en musique par le professeur du collège. Les administrateurs ont judicieusement vu dans ces fêtes musicales un élément de prospérité de plus pour leur établissement.

— Malgré la présence de Servais dans Paris, de ce roi des violoncellistes, MM. Alexandre Batta et Rignault qui, tous deux, se distinguent par leur individualité sur cet instrument ont donné chacun leur concert annuel, le premier, dimanche passé dans la nouvelle salle de M. Adolphe Sax, et le second dans les salons Pleyel. En artiste modeste et qui n'impose pas sa musique quand même, M. Émile Rignault a joué avec beaucoup de sentiment la *fantaisie sur le désir* par Servais, et un duo sur *Guillaume Tell*, par Osborne et De Bériot; et puis des mélodies qu'il a dites autant avec son âme qu'avec son archet et ses doigts, et qui lui ont valu d'unanimes applaudissements. Mme Henelle, la cantatrice de goût et de bonne méthode, a chanté la jolie *Chanson de mai* de Meyerbeer, et le *Retour des promesses* de Dessauer, qui lui ont valu tous les suffrages de l'assemblée. Frantz ou François Wartel, comme il voudra, n'en a pas moins récolté en disant, avec le profond et vrai sentiment dramatique qui le distingue, la scène de folie de *Charles VI* et l'*Ave Maria* de Frantz ou François Schubert; il a même dit avec autant de succès *Mon ange*, jolie romance de M. Auguste Morel, et le *Capitaine de corvette*, par M. Vimeux.

— La seconde séance de quatuors donnée par les trois frères Danccla secondés par quelques autres artistes, a eu lieu dimanche dernier dans les salons Hesselheim. Le quatuor de Mozart, en *si bémol*, pour deux violons, alto et basse, exécuté par MM. Danccla et Altès, a mis tout d'abord en relief la conscience, la verve, le fini d'exécution de ces estimables artistes. Leur dévouement aux bonnes doctrines musicales est récompensé par les fréquents murmures approbateurs de l'auditoire choisi qui assiste à ces intéressantes séances de musique de chambre, de musique intime et vraie, d'un style si pur, et si bien interprétée. La sonate de Beethoven en *ut mineur*, pour piano et violon, a été fort bien dite par MM. Auguste Wolff et Léopold Danccla; puis le huitième quatuor du même auteur a provoqué d'unanimes applaudissements par la richesse des idées de cette belle œuvre et l'enthousiasme que les exécutants avaient communiqué à leurs auditeurs.

— Encore des louanges, mais celles-ci philanthropiques autant

qu'artistiques. M. Sigismond Goldschmidt, le bon et classique pianiste de Prague, a donné un brillant concert chez Pleyel au bénéfice de la *Société de bienfaisance allemande*. Excepté une *fantaisie sur les motifs de Don Pasquale*, composée et fort bien exécutée par M. Goldschmidt, tout était de la Germanie dans ce concert, jusqu'au nom de l'accompagnateur Kauffmann. C'était mademoiselle Emma Babinig qui a chanté du Mozart et du Schubert; c'était M. Ehrmann qui a joué sur le violoncelle une fort jolie fantaisie de Louis Ehrmann; c'était le jeune Théodore Pixis qui a dit les folles variations sur le *Carnaval de Venise* par le violoniste Ernst dont le nom semble commencer à regret par une voyelle; c'était un chanteur du nom de Bieling, qui n'a pas paru il est vrai; c'étaient enfin MM. Schulhoff et le bénéficiaire Goldschmidt, bénéficiaire recueillant les bénédictions des pauvres Allemands auxquels il a été utile, qui ont exécuté sur deux pianos le beau duo de Thalberg sur des motifs de la *Norma*. MM. Goldschmidt et Schulhoff ont joint le mérite d'une bonne action, ainsi que tous leurs co-concertants, à celui d'une bonne et brillante exécution. Rien de mieux nuancé, de mieux fondu, de plus pompeux que les chants et les traits, et les beaux effets d'harmonie et de sonorité que les deux virtuoses se jetaient et se renvoyaient avec un égal talent. Les nombreux auditeurs de cette matinée musicale, qui a dû être très productive, doivent se tenir pour triplement heureux par l'oreille, le cœur, et le souvenir de la bonne action à laquelle ils ont contribué.

HENRI BLANCHARD.

ALFRED JAËLL.

Voici quelques détails biographiques sur ce jeune virtuose, dont nos abonnés ont déjà pu apprécier le talent au dernier concert de la *Gazette musicale*, et qui, le 15 du mois de mars, donnera lui-même un concert dans les salons d'Évvard.

Alfred Jaëll est né le 5 mars 1833, à Trieste, où son père s'était fixé, après avoir longtemps habité Vienne et s'y être distingué comme violoniste et chef d'orchestre. A Trieste, il fonda une école de musique sous la protection du gouvernement. Ole-Bull vint passer quelques mois dans cette ville; le petit Jaëll, qui sortait à peine du berceau, l'entendit jouer, et son ravissement fut tel, qu'il demanda un violon avec la même ardeur, la même impatience que les autres enfants demandent un jouet quelconque. L'instrument lui fut donné. Dès l'âge de trois ans il exécutait les traits les plus étonnants, les plus difficiles, à la manière du violoniste norvégien. Un peu plus tard, son père entreprit son éducation régulière, et, à l'âge de six ans, il jouait parfaitement les concertos de Rode, de Bériot, de Mayseder.

A cette époque le petit Jaëll tomba dangereusement malade: sa convalescence fut longue, et les médecins lui défendirent formellement l'étude du violon, comme pouvant entraîner de graves conséquences. Pour se distraire, l'enfant se faisait porter près d'un piano et s'amusait à en jouer pendant des heures, sans conseil et sans maître. Cependant ses progrès furent si rapides que, dans un voyage à Klagenfurth, où il alla rétablir sa santé, il exécuta sur le piano un morceau d'Assmayer avec accompagnement d'orchestre dans un concert que donnait son père.

En 1843, à l'âge de dix ans, il partit pour l'Italie et commença par se faire entendre à Venise sur le théâtre San Benedetto dans un entr'acte. Le succès fut aussi brillant que possible: un concert fut donné sur le même théâtre de compte à demi avec le directeur: Alfred Jaëll y joua la fantaisie sur *Moïse*, de Thalberg, la *Regata* de Liszt et une étude de Doehler. A Milan, et ensuite à Vienne, où le célèbre Czerny lui témoigna le plus vif intérêt, Alfred Jaëll excita la même surprise, la même admiration qu'à Venise, et il en a toujours été ainsi partout où il s'est arrêté dans son voyage à travers l'Allemagne.

Sans aucun doute, Paris confirmera cette précoce renommée

si bien justifiée par un talent tout à fait hors de ligne et par une de ces organisations musicales avec lesquelles, de petit prodige, on devient infailliblement un grand artiste.

R.

NOUVELLES.

* * Aujourd'hui dimanche, à l'Opéra, *Robert-le-Diable*. Duprez remplira le rôle principal, et chantera pour la dernière fois avant de prendre son congé. — Demain lundi, première représentation de la *Bouquetière*, suivie de la *Péri*.

* * Duprez s'est encore signalé cette semaine en chantant le rôle d'Arnold, dans *Guillaume Tell*, avec une puissance extraordinaire de voix et de talent. Le grand artiste n'a jamais été plus admirable que dans ces derniers jours, où, après dix années de services si brillants, il a fait ses adieux au public de l'Opéra pour quatre mois.

* * L'indisposition de madame Stoltz s'est continuée, et l'on annonce qu'elle ne pourra réparaître avant quinze jours au moins.

* * La première représentation du *Camp de Silésie*, de Meyerbeer, a été donnée à Vienne le 18 février. Le libretto, dans sa forme nouvelle, porte le titre de *Wielka*; c'est le nom du principal personnage, joué par Jenny Lind, pour qui l'a écrit l'illustre compositeur. Plusieurs membres de la famille impériale honoraient de leur présence cette représentation, et la vaste salle était remplie d'une société d'élite, qui depuis plus de quatre mois avait retenu toutes les places pour cette solennité musicale, de sorte qu'aucun billet n'a été vendu aux bureaux. Meyerbeer a dirigé lui-même l'exécution de son célèbre opéra. A son entrée dans l'orchestre, les spectateurs l'ont accueilli par le cri unanime de *vive Meyerbeer!* suivi de plusieurs salves d'applaudissements. Les mêmes manifestations ont été répétées à la fin de chaque acte; et après le spectacle Meyerbeer a été appelé sur la scène, où le public, de tous les points de la salle, a lancé des couronnes de laurier, à quelques-unes desquelles étaient joints des vers en l'honneur de l'illustre compositeur.

* * Jenny Lind est attendue dans trois semaines à Paris, où elle ne fera que passer en se rendant à Londres pour y chanter sur le Théâtre de la Reine. La réclamation élevée par M. Bunn, et fondée sur un engagement contracté pour l'été de 1845, se résoudra en dommages-intérêts, dans le cas où cet engagement serait encore regardé comme valable.

* * La Société des concerts donnera aujourd'hui sa quatrième matinée. On y exécutera pour la première fois toute la musique composée par Beethoven pour les *Ruines d'Athènes*, pièce allégorique de Kotzebue. Chaque morceau sera précédé d'une indication sommaire de la situation, en forme d'analyse et déclamée par Henri, de l'Opéra-Comique. Les solos seront chantés par MM. Grignon, Évard et mademoiselle Rouaux.

* * Carlo vient de donner sur la scène de l'Opéra-Comique une nouvelle preuve de talent en chantant avec succès le rôle du prince dans *Cendrillon*. L'administration pourrait tirer parti plus souvent du zèle et des moyens de ce jeune artiste.

* * Une foule brillante se pressait dimanche soir dans la salle du Conservatoire. Il s'agissait d'une fête donnée par la bienfaisance au profit des inondés de la Loire, sous le patronage de M. le duc de Montpensier. Le programme se composait d'un concert, dans lequel madame Damoreau et Ponchard chantaient alternativement: mademoiselle Rouillé, de l'Opéra-Comique, y chantait aussi, et madame Mehnichet s'y faisait entendre sur le piano. Ensuite venait un opéra nouveau, dont les paroles sont d'un amateur, M. de Sussy, et la musique de M. de Flotow, qui aspire à ne plus l'être. Ponchard fils débütait comme chanteur dans cette pièce, et madame Thillon y réparaissait plus jolie que jamais: aussi a-t-elle été couverte d'un déluge de fleurs. Quant à la musique, on l'a trouvée généralement faible et pâle; composée, dit-on, il y a plus de dix ans; elle n'a offert de remarquable qu'un chœur d'introduction pour voix d'hommes, une romance très bien dite par Ponchard fils, et un air chanté à merveille par madame Thillon. Un prologue de M. Émile Deschamps servait d'ouverture à la fête. Parmi une foule de vers très spirituels, nous citerons les deux derniers:

Mesdames, pardonnez aux fautes de l'auteur.
Je finis. — Maintenant que le plaisir commence.

Malheureusement le plaisir, qui avait commencé très tard, a paru si long, que la majorité de l'assemblée n'en a pas attendu la fin.

* * L'Association des artistes-musiciens acquiert chaque jour une nouvelle importance. Plus les avantages de cette précieuse institution se révèlent, plus les efforts individuels tendent à multiplier ces moyens d'action. M. Adolphe Adam vient tout récemment de porter aussi son offrande à cette Société si utile, qui s'honore de le compter au nombre des membres les plus distingués de son Comité. Grâce au zèle intelligent et dévoué du spirituel compositeur, si bien secondé par M. Raoul, une soirée dramatique a été organisée, dimanche dernier, à l'École lyrique, rue de la Tour-d'Auvergne, au bénéfice de la caisse de secours. *Régine*, ce charmant opéra-comique dû, comme on sait, à la plume

facile de M. Adam, formait le spectacle. Le compositeur figurait lui-même dans l'orchestre et tenait le piano. Cette jolie représentation, dont les résultats financiers seront avantageux à la Société, a fait un véritable plaisir. Mademoiselle Ghérie Couraud, jeune et belle artiste qui doit débiter, dit-on, au troisième théâtre lyrique, a obtenu un brillant accueil dans le rôle de *Régine*. C'est d'un heureux augure pour l'avenir.

* * M. Danjou, notre savant collaborateur, part demain pour l'Italie, où il va remplir la mission dont l'a chargé M. le ministre de l'instruction publique.

* * Servais s'est enfin décidé à fixer le jour de son concert, qui aura lieu le 13 mars dans la salle Herz; on trouve dès à présent des billets au magasin de musique de M. Brandus et C^e, rue Richelieu, 97.

* * Thalberg est venu passer quelques jours à Paris; ses amis ont eu le temps de le voir, mais il faut renoncer à l'entendre cet hiver.

* * Au moment où Berlioz partait pour la Russie, où il est bien près d'arriver maintenant, Vivier nous revenait de ce lointain pays avec un talent mûri par le travail, par les succès dont il a fait à Saint-Petersbourg et sur son chemin une moisson abondante. Sa verve et sa gaieté ne l'ont pas abandonné dans son voyage, et il les a rapportés à Paris.

* * Nous avons annoncé déjà le retour de Doehler. Quoique l'aimable et grand artiste paraisse décidé à ne pas donner de concert public, nous avons lieu de croire pourtant que les amateurs ne seront pas entièrement privés du plaisir de l'entendre.

* * Une solennité du plus haut intérêt et qui doit compter dans les fastes de l'art en France, s'organise pour le 19 mars. Le *Paulus* (conversion de saint Paul) de Mendelssohn-Bartholdy sera exécuté dans la salle Herz avec une extrême magnificence. Tout ce que la brillante société parisienne compte d'amateurs distingués contribuera à cette curieuse soirée. On se souvient du grand effet produit l'année dernière par le *Samson* de Haendel, interprété dans des conditions semblables. Comme l'orchestre et les chœurs sont les mêmes, on est en droit de beaucoup attendre de l'exécution d'un chef-d'œuvre si renommé en Allemagne et si peu connu parmi nous.

* * C'est le dimanche, 14 mars, que doit avoir lieu, dans la salle Herz, le brillant concert donné par M. Alexis Collongues, premier violon à l'Opéra-Comique, et consacré de 1846. Dans cette intéressante séance, on entendra plusieurs artistes éminents, entre autres MM. Roger, Hermann-Léon, Rémusat et mademoiselle Lavoye. Un tel concours de talents peut faire espérer au bénéficiaire une recette qui le dispensera de quitter les rangs de l'orchestre pour les rangs de l'armée.

* * Mademoiselle Ida Bertrand est de retour à Paris.

* * La dernière matinée de musique instrumentale de chambre donnée par MM. Alard, Hallé et Franchomme a eu lieu dimanche dernier, dans la petite salle du Conservatoire. Cette séance n'a pas obtenu moins de succès que la précédente. On a surtout applaudi le trio en si bémol de Beethoven, superbement exécuté par les bénéficiaires, et un délicieux *andante* de Mozart, interprété avec une rare perfection par MM. Alard et Hallé. La nouvelle société est désormais assurée des sympathies publiques qui se prononcent franchement pour sa durée et son avenir.

* * Le concert de madame Claire Hennelle, l'une de nos cantatrices les plus distinguées, aura lieu mercredi prochain, 3 mars, dans la salle Pleyel, à huit heures du soir. On y entendra MM. Levasseur, Ponchard, Mecatti, Gorla, Dubois et Ehrmann. Madame Hennelle y chantera plusieurs airs et duos.

* * On lit dans le *Journal de Rouen* du 22 février. Depuis quelques années, un mouvement artistique s'est opéré dans l'organisation de la musique religieuse à Paris. Plusieurs églises ont réformé l'exécution de leur chant liturgique, et un succès populaire a accueilli cette tentative, dont les fervents amateurs de l'art musical ont pressenti tout d'abord l'heureuse influence sur la propagation de la musique dans notre pays. L'exemple de Paris devait trouver des imitateurs en province, et nous constatons avec plaisir que Rouen n'a pas tardé à entrer dans cette voie progressive. Nous avons entendu hier, à la Cathédrale, une messe exécutée avec les nouveaux éléments qu'on a cru devoir adopter pour accomplir une complète et utile réforme. Les serpents, les contrebasses ont été bannis du sanctuaire, pour faire place à un orgue d'accompagnement placé dans le chœur et destiné à soutenir les masses vocales. Des chœurs, mal instruits et routiniers, depuis trop longtemps en possession de dénaturer la noble simplicité du plain-chant, ont été remplacés par une masse imposante de quatre-vingt-quinze voix. Tous ces importants changements ont été opérés sous la direction supérieure de M. Danjou, l'habile organiste de Notre-Dame, à Paris, qui poursuit, avec autant de zèle que de lumière, la réhabilitation en France de la musique ecclésiastique. Par ses conseils, on a confié les fonctions de maître de chapelle à M. Verroille, jeune artiste qui a donné les preuves d'un talent réel à Boulogne-sur-Mer, par de remarquables résultats obtenus dans cette partie si difficile de l'enseignement musical. Hier, l'ensemble de l'exécution nous a paru très bon, surtout pour la première manifestation d'un travail entièrement nouveau, et dont les éléments étaient à créer de toutes pièces. Nous avons remarqué la justesse des voix, qui a été irréprochable, un sentiment juste et bien approprié au grand sujet dont le chant grégorien est inspiré et au rythme gravement solennel de la psalmodie. L'office a été chanté souvent à l'unisson; quelques parties en ont été dites en

faux-bourdon, c'est-à-dire à quatre parties, en contrepoint syllabique, *note contre note*. Deux motets à quatre parties avaient été placés, l'un à l'offertoire, l'autre à l'élevation. Le premier, composé sur un plain-chant, chanté d'abord en solo et repris ensuite par le chœur général, est d'un très bel effet; le second, qui est un *O Salutaris* de Krusger (1640), harmonisé par Haendel, est d'une expression noble et touchante. Toute cette musique d'un caractère si religieux, d'une majesté si grandiose, a été en général fort bien rendue. Il y a eu parfois quelque hésitation dans l'ensemble. Nous dirons aussi qu'il est essentiel de renforcer la partie des voix aiguës, pour établir dans la masse chorale un équilibre complet, qui, dans l'état actuel, se fait souvent désirer; mais c'est avec le temps, et moyennant des études continues et bien dirigées, que ces imperfections disparaîtront. Quant à présent, nous signalons une tendance progressive, une amélioration réelle, et, dès le début, un succès incontestable qui permet d'espérer, d'ici à peu de temps, le parfait accomplissement d'une importante réforme dont l'art musical ne peut retirer que les plus précieux avantages. Nous terminerons en disant que, pour cette fois, M. Danjou a soutenu de son puissant concours l'inauguration de ses travaux, en jouant l'orgue avec cette supériorité de talent qu'on lui reconnaît.

* * La troupe chorale de Mayence est de nouveau engagée à Strasbourg pour la saison d'été. On se rappelle le brillant succès que l'opéra allemand obtint dans cette ville l'année dernière.

* * M. Kücken se trouve en ce moment à Stuttgart, où il surveille les répétitions de son dernier ouvrage, *le Prétendant*, opéra que le compositeur a écrit à Paris.

* * Lundi dernier, on a donné à Drury-Lane un opéra nouveau, *la Fille de la Hongrie*, par Wallace; le succès paraît avoir été des plus brillants.

* * Les journaux de Milan sont remplis des succès obtenus dans cette ville par Emile Prudent. Prudent et Ellsler, tels sont à Milan les deux grands noms en vogue, les célébrités du jour. Prudent a donné plusieurs magnifiques concerts, dont le dernier a eu lieu à la Scala, devant une salle comble. Rappelé après chaque morceau, il a reçu, la dernière fois, une couronne de laurier.

* * Un compositeur italien, nommé Perugini, avait fait ses études dans le même collège que le jeune Mastai Ferretti, aujourd'hui pape. La fortune abandonna le maestro pendant qu'elle souriait à son camarade de classe. Il y a peu de temps, Pie IX reçut une lettre conçue en ces termes : « Très saint père, je ne sais si vous vous souvenez que j'ai eu l'honneur d'être votre condisciple, et que Votre Sainteté m'a souvent accordé la faveur de jouer avec elle des duos de violon, dont l'exécution n'était pas toujours irréprochable, de mon côté du moins, ce qui fâchait tellement Votre Sainteté qu'elle daignait m'appliquer sur les doigts certaines corrections. J'ose me rappeler à votre souvenir, et vous prier de prendre sous votre pieuse protection un homme qui n'oubliera jamais les heureux instants qu'il a passés autrefois auprès de celui que ses vertus apostoliques ont porté au trône de saint Pierre. » Le pape répondit : « Je n'ai jamais oublié votre nom, mon cher fils. Venez me voir à Rome. Nous jouerons encore des duos, et, si vous n'avez pas fait de progrès, je saurai bien vous corriger encore. »

* * La ville de Saint-Quentin vient de voir s'éteindre avant l'âge une personne aussi remarquable par le cœur que par le talent. L'art musical perd en mademoiselle Oblet un interprète d'élite, et la société un de ses plus beaux ornements. Forcée, par suite des revers qu'essuya sa famille, de mettre à profit l'instruction complète qu'elle avait reçue, mademoiselle Oblet prouva, comme professeur, combien la science est facile à communiquer lorsqu'on sait se joindre le dévouement, que rehausse encore la plus exquise modestie. Comme pianiste, mademoiselle Oblet se distinguait tout à la fois par la vigueur, la délicatesse et une entente parfaite des nuances; possédant au plus haut point la sensibilité dramatique, elle disait la romance avec une expression et une netteté de prononciation dont le charme était irrésistible. Aussi, dans toutes les solennités musicales de Saint-Quentin, la place de mademoiselle Oblet était marquée au premier rang, et l'on n'oubliera pas plus le plaisir qu'on éprouvait à l'entendre que les applaudissements qui saluaient en elle le professeur savant et consciencieux, en même temps qu'ils rendaient hommage à l'heureuse union du cœur et de l'esprit.

* * Un des premiers poètes lyriques et dramatiques de l'Allemagne, M. Gustave Schwab, vient de mourir à Stuttgart, à l'âge de cinquante-cinq ans. M. Schwab était né en 1792, et a occupé depuis 1822 la chaire de littérature grecque et latine au Gymnase de cette ville. Outre ses nombreuses poésies originales, qui ont obtenu partout en Allemagne une popularité immense, on lui doit quelques essais dramatiques, une traduction en vers allemands des poésies de M. de Lamartine, et une traduction du *Napoleon en Égypte* de MM. Barthélémy et Méry.

Chronique départementale.

* * Amiens. — Charles VI a brillamment réussi. La mise en scène est superbe et fait honneur à l'habile directeur M. Jules Lefebvre.

* * Tours, 25 février. — Au second concert de la Société philharmonique, l'air de *Robin-des-Bois*, très bien chanté par mademoiselle D***, et non moins bien accompagné par madame Rosenberg, a produit le plus grand effet. Ensuite, madame Rosenberg a exécuté le beau concerto de Weber, et elle l'a

rendu avec une profonde intelligence, un goût exquis, un style large et brillant, qui ont mérité les bravos de la salle entière.

* * Metz, 20 février. — Madame Lacombe avait choisi pour son bénéfice le rôle d'Odette, de *Charles VI*. L'ouvrage et la cantatrice ont obtenu un succès complet. Le rideau était baissé que les acclamations continuaient encore, et il a fallu répéter le chœur : *Guerre aux tyrans*.

* * Toulon, 10 février. — *Charles VI* a été donné pour la première fois le 3 de ce mois. La salle était garnie jusqu'aux combles. Succès éclatant, magnifique, et, selon toute apparence, productif. On dit que *la Reine de Chypre* sera montée avant la fin de l'année : nous lui souhaitons un destin pareil à celui de *Charles VI*.

Chronique étrangère.

* * Anvers, 16 février. — *L'Éclair*, avec Bourdais, madame Jacoby et Théodore, a été joué et chanté d'une manière charmante.

* * Hambourg, 18 février. — *Les Mousquetaires de la reine* viennent d'être donnés au théâtre de cette ville. C'est un des plus éclatants succès de la saison. Les couplets chantés par madame Fehring, au troisième acte, ont été bissés. A la fin de la représentation, les principaux acteurs ont été rappelés.

* * Berlin, 17 février. — On a exécuté, à l'Académie de chant, une symphonie entremêlée de chant, *le Paradis et la Péri*, par M. Robert Schumann. Le sujet est tiré de *Lalla Rookh*, une des plus gracieuses créations de Thomas Moore. La musique a tout à fait le caractère oriental, mais une certaine monotonie affaiblit l'effet de l'ensemble, ce qui n'empêche pas que *le Paradis et la Péri* ne soit, d'après le feuilleton de la *Gazette universelle de Prusse*, une des œuvres musicales les plus originales et des plus remarquables qui aient paru dans ces dernières années.

* * Vienne. — M. Pokorny, directeur du théâtre *An-der-Wien*, a fait frapper une médaille en l'honneur de Jenny Lind. Elle représente le portrait de la célèbre cantatrice; sur le revers, on voit une étoile avec cette légende : *Nescit occasum*, (pour elle point de couchant). Avec la médaille sera présentée, à mademoiselle Lind, une adresse signée par l'élite de la société de Vienne.

* * Copenhague. — Un ballet nouveau, *le Printemps à Athènes*, vient d'obtenir un brillant succès sur notre théâtre. La musique, qui est de M. le baron Loewenskiöld, a de la grâce et de la fraîcheur.

* * Bruxelles. — *Henriette d'Entraques*, opéra en cinq actes, musique de Mercadante, traduit par M. Gustave Oppel, vient d'obtenir un succès d'enthousiasme. Nous avons à féliciter M. Gustave Oppel sur l'habileté et le mérite du travail si difficile qu'il avait entrepris. L'exécution, confiée à MM. Mathieu, Zeiger, Soyer, mesdames Julien, Charton et Biacabe, a été remarquable.

* * Naples, 7 février. — *Eleonora Dori*, nouvel opéra du maestro Battista, vient d'être joué ici avec un succès médiocre. Fraschini et la Frezzolini en

remplissent les deux rôles principaux, et n'ont pu sauver la faiblesse de plusieurs morceaux. A la seconde représentation, la salle était à moitié vide.

* * Vérone, 17 février. — Le ténor Coniti et madame Eugénie Garcia ont obtenu du succès dans *Otello* de Rossini.

* * L'ouverture du Diorama, qui devait avoir lieu samedi dernier, est remise à mardi prochain. Le public pourra visiter sa nouvelle salle, située boulevard Bonne-Nouvelle, 20 et 22. Le premier ouvrage qui doit y être exposé sera une vue de l'inondation de la Loire. Ce tableau d'un seul aspect, dit-on, représente la catastrophe au moment le plus saisissant, et en reproduit les détails avec une fidélité scrupuleuse. La première journée d'exposition sera au bénéfice des inondés. Le tableau de l'église Saint Marc complète cette exposition. Il a reçu d'importantes modifications, qui étaient nécessaires pour l'approprier à la vaste dimension du local, et qui en ont fait en quelque sorte un ouvrage tout nouveau.

CONCERTS ANNONCÉS.

28 février, 2 heures.	M. et Mme Ugalde et M. Soler.
28 — 8 —	Concert de la <i>Gazette musicale</i> . Salle Pleyel.
3 mars 8 —	Mme Hennelle. Salle Pleyel.
3 — 8 —	Mlle Loveday. Salle Herz.
6 — 8 —	M. d'Argenton. Salle Sax.
7 — 1 —	M. Desmarest et Mlle Seuriot.
7 — 2 —	<i>Christophe Colomb</i> , symphonie de Félicien David. Salle du Conservatoire.
8 — 8 —	Mlle de Mallerille. Salle Pleyel.
13 — 8 —	M. Servais. Salle Herz.
14 — 2 —	M. Alexis Collongoes. Salle Herz.
15 — 8 —	Alfred Jaell. Salle Érard.
15 — 8 —	M. Sowinski. Salle Herz.
16 — 8 —	Mmes Iweins-d'Hennin et Lefebure-Wély. Salle Herz.
17 — 8 —	M. Osborne. Salle Érard.
18 — 8 —	M. Gorla. Salle Pleyel.
19 — 8 —	<i>Conversion de saint Paul</i> , oratorio de Mendelssohn-Bartholdy. Œuvre de la Miséricorde, au bénéfice des pauvres honteux de la ville de Paris. Salle Herz.
20 — 8 —	M. Willmers. Salle Érard.
21 — 8 —	<i>Manfred</i> , symphonie de Louis Lacombe. Salle du Conservatoire.
22 — 8 —	M. Edouard Wolff. Salle Érard.
26 — 2 —	<i>Judas Machabée</i> , oratorio de Haendel. Œuvre de la Miséricorde, au bénéfice des pauvres honteux de la ville de Paris. Salle Herz.

Le Directeur gérant, D. D'HARNEUCOURT.

LA MUSIQUE

MISE A LA PORTÉE

DE TOUT LE MONDE.

Troisième édition, publiée en 12 livraisons à 50 centimes.

Les Abonnés de la Gazette musicale recevront cet ouvrage gratis.

De tous les livres qui ont été publiés sur la musique, *la Musique mise à la portée de tout le monde* est celui dont le succès a été le plus brillant, soit par le nombre d'éditions qui en ont été publiées, soit par les traductions qu'on en a faites dans toutes les langues de l'Europe.

Quoiqu'il ne soit pas nécessaire de justifier le succès, et que lui seul ait raison par le temps qui court, nous ne craignons pas de dire que le livre dont nous donnons une édition nouvelle pourra soutenir partout et en tout temps l'examen le plus sévère de ses titres à la faveur dont il jouit. Véritable encyclopédie musicale, *la Musique mise à la portée de tout le monde* renferme l'exposé le plus simple et le plus lumineux de toutes les parties de cet art, soit qu'on le considère comme le

produit de l'imagination, soit qu'on en veuille prendre connaissance sous ses rapports scientifiques. Aucun ouvrage du même genre n'existait auparavant; aucun autre ne lui succédera vraisemblablement, ou du moins n'aura le privilège de le faire oublier.

La nouvelle édition que nous publions se fait remarquer par le soin que l'auteur a pris d'améliorer tous les détails de son livre, par des chapitres nouveaux concernant les questions musicales qui sont à l'ordre du jour; enfin, par des additions importantes dans toutes ses parties. Ces améliorations font en quelque sorte de cette édition un livre nouveau qui semble être parvenu au point de perfection auquel rien ne nous semble pouvoir être ajouté.

En vente au DÉPOT A PARIS, chez M^{me} LAUDE, rue Notre-Dame-de-Lorette, 18. On expédie contre un mandat envoyé FRANCO sur la poste ou sur un banquier de Paris. On peut s'adresser également aux principaux marchands de musique de Paris.

Sur le rapport des expériences faites par les professeurs de PIANO du CONSERVATOIRE, qui s'intéressaient particulièrement à cette invention, le COMITÉ des ÉTUDES MUSICALES du

CONSERVATOIRE ROYAL

de MUSIQUE de PARIS a voté à l'UNANIMITÉ, dans sa séance du 18 décembre 1846 l'APPROBATION de cet APPAREIL, et en a RECOMMANDÉ l'usage en particulier aux PIANISTES et en général à tous les INSTRUMENTISTES.

Brevets d'invention sans gar. du gouv. en France et à l'étranger. L'APPAREIL ne se vend pas sans la MÉTHODE; les deux ensemble, prix fixé 38 f. Appareils pour hommes et femmes. La Méthode seule, 2 l.; emballage, 2 f. 50.

APPAREIL

et MÉTHODE RAISONNÉE du MÉCANISME de la MAIN de M. LEVY D'URCLÉ, APPROUVÉS et ANNOTÉS par M.

Par cette MÉTHODE, les hommes jusqu'à 55 ANS et les femmes à TOUT ÂGE, peuvent commencer l'étude de tous les instruments. Les PROGRÈS sont QUATRE FOIS PLUS RAPIDES et l'EXÉCUTION que l'on obtient INFINIMENT PLUS BRILLANTE que par toute autre. Le principal exercice consiste dans l'USAGE de l'APPAREIL, destiné particulièrement AUX PIANISTES.

CRUVEILHIER, professeur d'anatomie à la Faculté de médecine de Paris, ANNOTÉS et exclusivement ADOPTÉS par

THALBERG

Paris. — Imprimerie de L. Martinet, 30, rue Jacob.